

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 42 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 44 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRE ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de faille bleue. — Garniture en application. — Carré au crochet. — Etoile au crochet. — Bonnet d'enfant. — Détail du bonnet. — Peignoir. — Matinée. — Broderie en reprise sur tulle gros. — Ménagère ou portefeuille. — Deux chemises de nuit. — Deux camisoles. — Waterproof. — Costume en vigogne. — Costume de jeune fille. — Costume de faille noire.

SUPPLÉMENTS : Planches de modes coloriées. — Planches de patrons : Robe princesse boutonnée et patrons divers.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Costume de faille bleu marine et bleu clair. — Le jupon, uni et à traîne par derrière, est monté à gros plis quadruples. Le devant est entièrement bouillonné au moyen de quatre froncés qui se répètent de distance en distance. Le dernier bouillonné, de chaque côté, est encadré par un coquille de faille bleu marine doublé de faille bleu clair et montrant les deux teintes. Tunique, ou plutôt tablier, retenu par derrière par un gros nœud de faille fixant les deux plis qui forment le relevé et brident le tablier sur les hanches. La tunique et le nœud sont encadrés d'un biais de faille bleu clair. Corsage à basques courtes sur les hanches, formant pointe devant et derrière; un nœud, encadré de biais clairs, orne le milieu de la basque dans les deux manches demi-larges terminées par deux plis, l'un bleu marine, l'autre bleu pâle; un biais de faille des deux teintes, terminé par un nœud, couvre le pied des plissés; biais de faille bleu clair suivant l'encolure en cœur, qui se termine par un biais s'éva-



1. COSTUME DE FAILLE BLEUE DE DEUX TONS. — L'ESSIN DE GUSTAVE JANET.

sant et formant col droit par derrière, en faille bleu marine, doublé de faille bleu clair; nœud sur la poitrine. — Modèle de M^{me} Chauvet, rue Saint-Lazare.

2. Garniture en application se faisant avec deux batistes de deux gris, ou de deux tons, écruës, appliquées l'une sur l'autre, et encadrées et retenues par une soutache de coton à broder, rouge et blanc. Ce travail pourra servir pour garnir des tabliers d'enfant, ou comme bordure de dessus de meubles, toilette, table de nuit, etc.

Il peut servir aussi pour application de draps sur draps, tons sur tons, deux bruns, deux verts, deux rouges, le point de l'entourage en cordonne jaune mais ou doré.

3 4. Etoile et carré au crochet et lacet télégraphe. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, au coin de la rue Louis-le-Grand. — Cet ouvrage se fait avec un lacet qui épargne ainsi la moitié de la besogne; il se compose de petites olives espacées, représentant des feuilles au plumetis, rapprochées les unes des autres; elles peuvent, sur mousseline en nansouk, simuler des fleurettes ou des feuillages; aujourd'hui, nous le trouvons utilisé à un usage très-heureux, et qui aura certainement du succès. Il s'agit d'en composer des étoiles en le reliant par des points de crochet, comme dans notre modèle.

Il faut d'abord faire le petit cercle du milieu, composé de points de crochet mats superposés durant trois rangées; en faisant la dernière de ces rangées, on prend de deux points en deux points le fil d'intervalle du lacet télégraphe que l'on plie en deux, et croise pour former deux feuilles à côté les unes des autres.

Le pied attaché, on fait en tête un autre rang de chaînettes dont les points se prennent dans la bouclette du lacet plié.



2. GARNITURE EN APPLICATION.

Lorsque les trois rangs de galeries à jour sont terminés, rangs composés de brides et de chaînettes alternées, on fait un rang mat de crochet plein, puis on repose un autre tour de lacer télégraphe, lequel est maintenu, en tête comme en pied, comme au cercle du milieu; ce genre de travail se fait très-vite.



3. CARRÉ AU CROCHET.

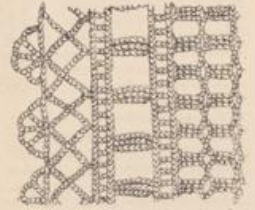
5-6. Bonnet d'enfant au crochet simple. — Modèle de la maison du Sphinx, 35, avenue de l'Opéra. — Le bonnet à trois pièces coiffe admirablement les enfants. Il faut tailler un patron de bonnet à trois pièces sur la grosseur de tête de l'enfant auquel il est destiné, puis faire, les deux joues se regardant, et la passe, en suivant, pour les contours, bien exactement le patron désigné, en exécutant le dessin dont le détail exact est donné au n° 6. Il se compose de trois brides alternées de trois chaînettes. Cependant, les rangs, tout en se superposant, ne se prennent pas sur les précédents, quant aux brides; au-dessus de chaque rangée de brides, on fait trois mailles glissées sur les chaî-

nettes, et trois mailles en l'air au-dessus des brides, et c'est sur ce travail que l'on pose le rang suivant; c'est grâce à ce détail que l'on obtient le petit jour qui entre dans chacun des rangs suivants.

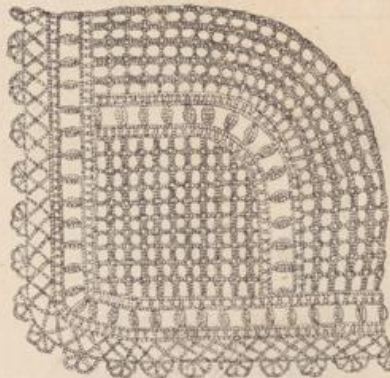
Le rang à jour, qui se trouve entre la passe et la joue, doit se faire au-

tour de celle-ci, et une simple galerie un peu serrée doit encadrer la passe.

Quant à la dentelle si légère, elle est exactement dessinée et peut se copier sans en donner de détail; inutile de dire qu'elle peut servir, en la faisant séparément, pour toute la layette de l'enfant, ou pour tout autre objet de lingerie fine.



6. DÉTAIL DU BONNET.]



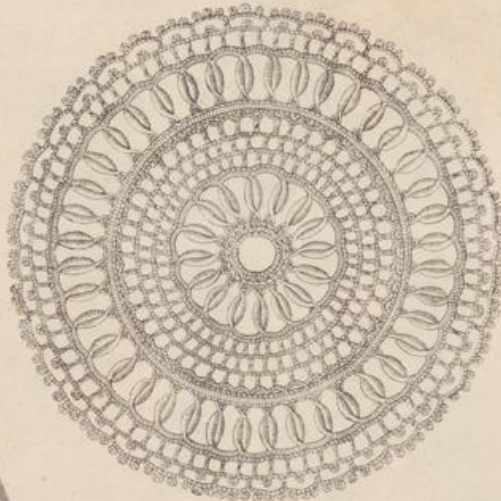
5. BONNET D'ENFANT AU CROCHET SIMPLE.

7. Peignoir en piqué blanc, forme princesse, garni par devant d'un en-deux et d'une bande brodée ornés et posés en tablier; poches rondes ornées d'un nœud de ruban bleu; manches à coudes avec entre-deux et garniture brodées; nœud bleu posé à la couture extérieure, près du coude; nœud à la pointe de l'encolure légèrement en cœur; boutons de nacre.

Le même peignoir se fait aussi, pour l'hiver, en piqué molletonné. — Modèle de la Paix. Voir, sur le supplément,



7. PEIGNOIR EN PIQUÉ BLANC FORME PRINCESSE.



4. ÉTOILE AU CROCHET.



8. MATINÉE EN NANSOUK.

les patrons réduits au dixième de la grandeur naturelle.

8. Matinée. — Modèle des grands magasins de la Paix. — Cette matinée est composée d'un jupon de nansouk, orné d'un haut volant, terminé par un entre-deux brodé à rous, sur lequel est monté un petit volant, également brodé à rous, et d'un paletot de forme vague en flanelle bleue, orné tout autour d'une haute dentelle torchon. Voir, sur la planche de supplément, les patrons en grandeur naturelle de ce paletot.

9. Motif pour rideaux, à broder en reprise sur tulle grec. — Modèle de la maison du Sphinx.

Nous avons fait dessiner ce modèle sur un réseau excessivement fin, afin de pouvoir, dans un même espace de notre texte, vous donner un ensemble plus compliqué et un dessin plus riche; on peut employer du tulle grec au gros réseau, ou du tulle bobain, tulle très-fin. La broderie se fait au point de reprise, qui passe et repasse deux fois dans le même réseau en se contrariant à l'aller et au retour. On ne doit jamais faire de nœuds; les fils se coupent à l'endroit de l'arête et se recommencent à la même place, sans aucun point noué; il faut un peu de précaution pour bien commencer. Une observation en passant: il faut faire bien attention dans quel sens on commence l'ouvrage; dans celui de la lisière, le même travail donne un dessin étroit et régulier, qui, dans l'autre sens, et avec le même nombre de points, devient plus large d'un bon tiers. Si on fait des rideaux, les lisières seront sur les montants; si, au contraire, on fait un dessin d'édredon, un couvre-pied, un objet enfin qui se voit dans plusieurs sens, la lisière sera sur le devant.

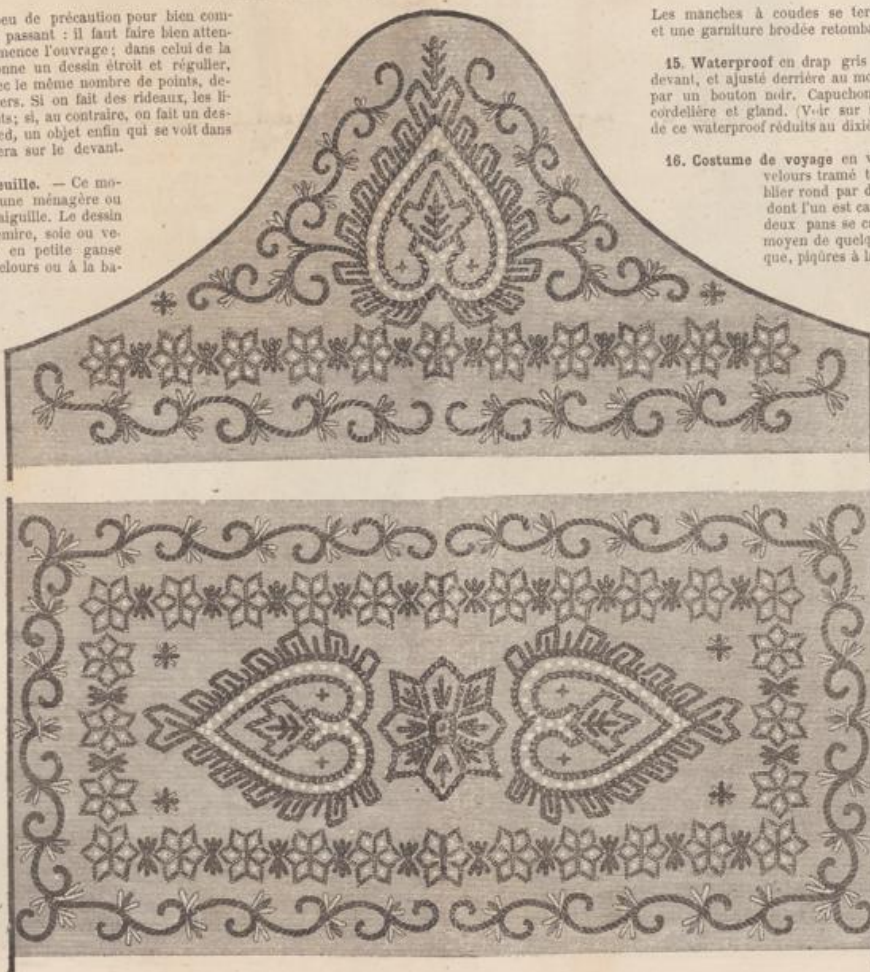
10. Ménagère ou portefeuille. — Ce modèle peut servir aussi pour une ménagère ou trousse pour ouvrages à l'aiguille. Le dessin se brode sur basane, cachemire, soie ou velours, en soie travaillée, en petite ganse ronde, assorties de ton au velours ou à la basanne. Il y a deux gros-seurs de ganse, l'une pour la palme du milieu et les petites étoiles, l'autre pour les ornements en vermicelle. Ces ganses s'adaptent à l'étoffe à l'aide d'un point cordonné exécuté dessus; point un peu espacé, pour laisser voir ladite ganse; les épines ou autres points de supplément se font en fils lancés ou broderie russe.

Pour le montage, si on a voulu faire un portefeuille, il faudra avoir recours à M^{me} Locker; quant à la ménagère, on pourra la faire soi-même, en la doublant tout simplement de taffetas, mais en ayant soin de mettre entre les deux étoffes un peu de mousseline roide, pour que l'objet ait une apparence bien régulière.

11. Chemise de nuit à plastron composé de bouillonnés de nansouk et d'entre-deux brodés. Autour du cou et se prolongeant en jabot, bande de nansouk festonné. Manches garnies d'un entre-deux et de deux garnitures festonnées retombant sur la main. — Modèle des grands magasins de la Paix.



9. MOTIF POUR RIDEAUX, A BRODER EN REPRIS SUR TULLE GREC.



10. MÉNAGÈRE OU PORTEFEUILLE.

12. Chemise de nuit à plastron composé de petits plis et d'entre-deux. Deux rangs de bandes brodées très-fines ornent le tour du cou et le devant, et se retrouvent également aux manches. Un entre-deux brodé forme au bas des manches un poignet large où la main peut aisément passer. — Modèle de la Paix.

13. Camisole très-élégante en mousseline ou en batiste. Le devant est orné de chaque côté d'un bouillonné et d'un riche entre-deux encadré par une valenciennes. Une valenciennes forme fraise et coquillé le long du devant. Biais de faille rose autour du cou, et nœuds de faille rose sortant du coquillé de dentelle. Manches froncées et formant dans le bas un bouillonné qui s'attache à un poignet lâche formé par le même entre-deux brodé; une valenciennes retombant sur la main. La camisole et les manches sont doublées d'un très-léger florence rose.

14. Camisole avec plastron, composé de bouillonnés de nansouk séparés entre eux par trois entre-deux brodés. L'encolure est un peu en cœur et encadrée d'une double garniture brodée qui descend le long de la camisole en forme de jabot.

Les manches à coudes se terminent par trois entre-deux et une garniture brodée retombant sur la main.

15. Waterproof en drap gris mobile formant pélerine par devant, et ajusté derrière au moyen d'une patte se boutonnant par un bouton noir. Capuchon doublé en soie noire, avec cordelière et gland. (Voir sur notre supplément les patrons de ce waterproof réduits au dixième de la grandeur naturelle.)

16. Costume de voyage en vigogne grise. — Jupon de velours tramé tout uni. Tunique formant tablier rond par devant, et derrière deux pans, dont l'un est carré et l'autre en pointe. Les deux pans se croisent et forment le poif au moyen de quelques points. Autour de la tunique, piquées à la mécanique, la quatrième un peu plus espacée que les trois autres. Gilet en vigogne, sans manches. Veston en vigogne, à châle rond et boutonnant sur la poitrine par deux boutons; manches presque droites, à revers piqués. — Modèle de M^{me} Irma Simon, 10, rue Chabanais.

17. Costume de jeune fille, en mohair gris, rayé blanc. Le jupon en mohair rayé, ne tombant pas tout à fait à terre, est orné d'un haut volant plissé en mohair gris uni. La tunique, en mohair rayé, est ronde, ornée tout autour d'un petit volant plissé en mohair uni; deux garnitures plissées en mohair uni remontent par devant, séparées entre elles par une rangée de boutons. Corsage-cuirasse en mohair uni; manches rayées, terminées par un revers plissé en mohair uni. Une petite bande brodée entoure la basque du corsage. (Voir sur le supplément les patrons du corsage-cuirasse.)

18. Costume de faille noire. — Le jupon est orné par derrière de quatre volants hauts de

15 centimètres; au bas de chacun de ces volants est posé un plissé très-serré et fixé deux fois, en petit taille les quadrillé blanc et noir. Les trois-lés du devant sont rayés en long de biais de faille noire. La tunique est un tablier drapé très en arrière et qui va se perdre dans un nœud de faille noire. Ce tablier est orné de deux plissés de soie quadrillée blancs et noirs, semblables à ceux qui garnissent les volants. Le corsage est à basques courtes, à pointe devant et derrière, et ornées du même plissé en tafetas quadrillé; le plissé remonte devant et entoure l'encolure. Manches à coudes se terminant par deux plissés semblables retombant sur la main. — Modèle des magasins de la Paix, rue du Quatre-Septembre.

PLANCHE COLORIÉE



11. CHEMISE DE NUIT.



12. CHEMISE DE NUIT.

Costume en grosse étoffe de laine très-souple, rayée ton sur ton, écru et havane. Le jupon est garni de deux volants plissés à plus couches retombant l'un sur l'autre, le dernier à tête. La tunique, en étoffe rayée, forme tablier rond devant et deux pans carrés se repliant sur eux-mêmes dans le haut et formant deux coques. Tout autour de la tunique est posé un biais de velours marron large de 10 centimètres. Paletot Louis XV fuyant sur les côtés et plus

long devant que derrière; orné tout autour du même biais de velours que la tunique. Gilet-corsage en velours marron. Chapeau de feutre gris à grand bord relevé devant, orné de plumes marron et de velours marron. Un oiseau aux plumes changeantes est posé sur le côté et attache la touffe de plumes.

Toilette de ville très-habillée. — Robe de très-belle faille

de robe princesse en soutache, de grandeur naturelle. Première côté. — Patrons en grandeur naturelle de corsage-paletot pour fillette. — Corsage-cuirasse. — Paletot croisé pour fi lette. — Paletot de matinée. Patrons au dixième page du numéro des explications de ces divers patrons.)

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté. — Patrons



15. WATERPROOF.



16. COSTUME EN VIOGNE GRISE.

bleu marine. Le devant et les lés de côté sont garnis de petits volants plissés allant se perdre sous le gros pli quadruple formé par les lés, derrière. Le corsage est à basques rondes très-plates bridant aux hanches. Un châle de grenadine bleu très-pâle ou de crêpe de Chine de cette même teinte est posé en pointe sur le devant de la jupe et se noue derrière par un gros nœud, de façon à ce que les pointes retombent sur le gros pli de la jupe; ce châle est posé un peu au-dessous de la taille et semble seulement retenu par les hanches. Fichu de grenadine ou de crêpe de Chine plissé, et garni du même effilé que le châle autour de l'encolure en cœur du corsage. Manches plates avec écharpe de crêpe de Chine au-dessus du revers et formant un nœud à pans. Chapeau de velours gros bleu avec plumes bleu pâle.



1874

H. Dejeuville

Revue et Librairie imp. à Paris

G. Couron

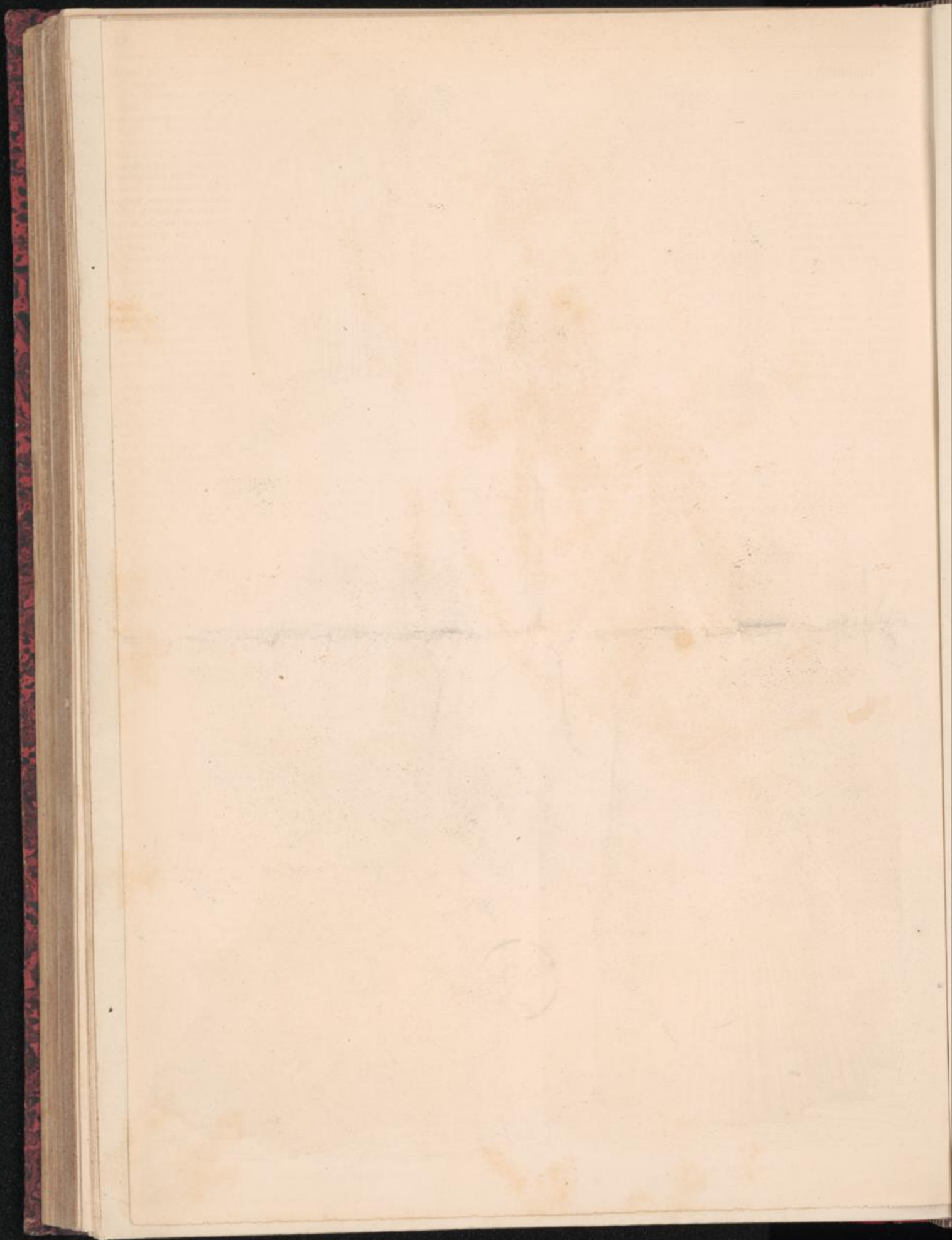
N° 148

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

*Profumerie de la Reine des Abeilles (Violet Profumerie) Rte. des Capucines N° 105 bis de Grand Hôtel.
Gants de la Profumerie N° 11 de Quatre Septembre.*



COURRIER
DE LA MODE

Je reçois chaque jour de mes lectrices, dans ma correspondance, des marques de sympathie et de confiance qui me touchent sincèrement, et c'est un grand regret pour moi de ne pouvoir répondre à mes amies inconnues par quelques lignes adressées à chacune d'elles; malheureusement mes occupations sont si multiples, que je ne puis me donner cette satisfaction. Je prie donc mes aimables correspondantes de prendre à cette place tout ce que je leur envoie de remerciements, de chaudes protestations de dévouement et d'affection, oui, d'affection. Est-il possible, en effet, de ne pas céder soi-même à la tentation d'aimer quand on se voit l'objet de démonstrations aussi amicales et aussi spontanées?

Je vais tâcher maintenant, pour prouver mon désir d'être réellement utile à nos abonnées, de répondre à une demande qui m'a été faite plusieurs fois, depuis que j'ai insisté, dans l'un de mes courriers, sur la nécessité, pour les femmes laborieuses,

d'avoir une machine à coudre. Quelle est, m'écrivent-elles, la meilleure machine? La meilleure machine à coudre est celle qui est simple, commode, dont le mouvement est doux et ne cause aucune fatigue, celle enfin qui peut servir à exé-

modèle est excellent, je le recommande à celles de mes lectrices qui ne font pas un usage constant de leur machine, c'est à-dire qui ne la font manœuvrer que quelques heures par jour. C'est celle que de jeunes femmes et les

couter le plus grand nombre d'ouvrages possible et avec la plus grande perfection. A mon avis, la machine *Berthier* résume tous ces avantages. Bien qu'elle ne porte pas le titre de silencieuse, elle fait aussi peu de bruit que celles qui s'intitulent ainsi. De plus, elle est d'une simplicité de mécanisme remarquable. Toutes les petites opérations, telles que placer l'aiguille, la navette, régler la tension du fil, etc., etc., qui sont en général autant de difficultés pour les personnes qui n'ont pas l'habitude de la machine, sont tellement simplifiées, qu'il suffit de lire attentivement l'instruction écrite pour les comprendre et les exécuter rapidement. Il y a trois sortes de machines *Berthier*. La petite machine guéridon, avec tous les guides, très-portative, très-légère, et avec laquelle néanmoins on peut faire toute espèce d'ouvrages, c'est-à-dire non-seulement coudre dans tous les sens, mais encore border, soulcher, froncer, etc., etc. Ce



13. CAMISOLE ÉLÉGANTE.



14. CAMISOLE AVEC PLASTRON.



17. COSTUME DE JEUNE FILLE.



18. COSTUME DE FEMME NOIRE.

jeunes filles qui travaillent *elles-mêmes*; son mouvement est si doux et si facile qu'on le sent à peine. Puis il y a le modèle n° 2 avec tous les guides, et enfin, la grande machine Berthier perfectionnée, qui est la machine par excellence pour les familles nombreuses, les ateliers. Elle est, du reste, très-douce et peut exécuter tous les ouvrages, depuis les piqûres sur mousseline jusqu'aux coutures sur drap épais en plusieurs doubles, sur cuir même. Quand on est décidée à mettre un certain prix à une acquisition de ce genre, on ne peut mieux faire que de fixer son choix sur le modèle n° 1 de la maison Berthier. Nos abonnées peuvent être certaines qu'elles n'auront qu'à se louer des achats faits dans cette maison, qui, en dehors de sa parfaite honorabilité, aura à cœur de satisfaire les abonnées de la *Revue de la Mode*. Je recommande seulement de joindre la bande du journal à toute demande de machine, qu'elle soit adressée directement à M. Berthier, 1, rue de Richelieu, ou à l'administration, 43, quai Voltaire.

Précédemment, voici venir les jours sombres, les jours froids; il faut sérieusement songer à se vêtir pour l'hiver. La mode est aux étoffes épaisses, parmi lesquelles le matelassé surtout sera en vogue. On fait du matelassé à tout prix et de toutes les teintes, et on l'associe à la faille ou au velours. Le matelassé de couleur tramé coton est assez bon marché, d'une jolie apparence et d'un usage suffisant; mais en noir, il faut nécessairement mettre un prix assez élevé pour avoir un beau noir et qui ne change pas.

On fait des tabliers et des cuirasses en matelassé, avec jupons et manches de faille ou de velours de la même teinte; on l'emploie aussi en vêtements, en paletot surtout; bref, on essaye de l'adapter à tous les goûts, à tous les usages. Néanmoins, je conseille aux femmes un peu fortes de se méfier de cette étoffe, qui épaisit beaucoup la taille et qui ne sied réellement qu'aux femmes très-minces.

La mode des cuirasses, très-ajustées aux basques, serrées aux hanches, nous ramène aux tailles longues, aux pointes aiguës devant et derrière, et peut-être verrons-nous prochainement apparaître à l'horizon les tailles de grêpes dont nos mères étaient si fières. Voilà qui me cause un véritable souci, non pas seulement parce que je trouve ridicule et laid de voir une femme coupée en deux parties égales à la ceinture, mais aussi parce que je suis convaincue que cette façon de s'habiller est funeste à la santé. Depuis longtemps les jeunes filles avaient renoncé à se serrer; il n'était pas besoin, en effet, d'avoir cette fameuse taille de grêpe pour être élégante et gracieuse; les tailles raisonnablement courtes, les corsages à basques, n'exigent pas qu'on s'impose ce supplice du corset serré à outrance; mais *s'il faut*, pour être à la mode, avoir une taille en fuseau, toutes ou presque toutes, vont retomber dans ce travers. Que de maladies terribles sont la suite de cette coquette mal placée! que de santés détruites par cette sottise habituelle! J'ai quelque espoir, cependant, de voir les femmes raisonnables prêcher d'exemple, et je compte bien sur les mères raisonnables pour arrêter le mal... si cela est nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain que les tailles des robes s'allongent, s'allongent... indéfiniment. Les basques hident sur la jupe, très-plate elle-même, devant et aux hanches. Quant à la forme de la robe, en général, il n'y a, quoi qu'on dise, rien d'absolument nouveau; la fantaisie règne en souveraine, et jamais, je crois, on n'eut tant de liberté pour se vêtir à sa guise.

Il est une observation assez curieuse à faire quand on peut, comme moi, connaître la mode sous ses aspects les plus divers. Ainsi, par exemple, chaque artiste en renom a ses formes de prédilection, son genre de garnitures, d'accessoires, ses dispositions particulières d'étoffe, ses tissus, ses dentelles, en fin de ce je ne sais quoi, qui est comme la signature de ses œuvres. Aussi sais-je bon nombre de femmes très-élégantes qui ne veulent pas adopter une seule maison et qui font faire leurs robes un peu partout. Voilà aussi, entre parenthèse, pourquoi un journal de modes bien informé est un guide très-sûr du bon goût et de l'élégance, puisqu'il puise ses renseignements à plusieurs sources différentes et qu'il choisit la fleur du panier de ce, de là, parmi toutes les créations nouvelles.

Décidément, les grosses étoffes, la limousine, la bure, etc., sont en faveur. On pourrait prendre cette tendance du goût pour un retour vers la simplicité; hélas! il n'en est rien. D'abord, ces étoffes coûtent cher, quand elles sont en belle qualité; ensuite, elles ne peuvent guère servir qu'à faire des costumes négligés, et ne pourront même être mis pour faire des visites ou aller dîner sans façon chez des amis, d'où il s'ensuit que ce genre de robe devient une fantaisie coûteuse. Une jolie robe de cachemire de l'Inde bien faite compose, avec un jupon de soie ou de velours, une toilette très-simple, facile à porter dans la rue, à pied, et qui sera également acceptable dans maintes circonstances, où la tu nique en limousine serait d'un goût douteux. Ce genre de vêtement n'est donc pas économique, puisqu'on est forcé d'avoir en même temps d'autres costumes de laine moins négligés. On parle de faire reparaitre à l'horizon de la mode les tartans écossais. On fera ainsi des tuniques et des polonaises; mais le jupon et le vêtement paletot ou dolman sera en drap. Les grands carreaux voyants sont fort laids en *par-dessus*, de quelque forme qu'ils soient. Un costume composé d'un jupon de velours noir, d'un ta-

blier en tartan, pris en biais ou non, et relevé derrière par un noué de faille et de velours, formera, avec un corsage-cuirasse à manches de velours, un très-joli costume de jeune fille ou de jeune femme. Les teintes des écossais qu'on fait actuellement sont effacées; les nuances sont éteintes; le goût du jour est aux tons pâles et indéfinis, en écossais comme en étoffes de soie ou de laine unies.

Un mot avant de terminer pour recommander de nouveau à mes lectrices un produit que la plupart connaissent déjà, mais que je signale à nos nouvelles abonnées. Je veux parler de la veloutine Viard. La poudre de riz est passée dans nos mœurs, et toutes les femmes en font usage journellement; il est donc très-important d'adopter la meilleure de toutes les préparations en ce genre. Quant à moi, je n'en connais pas qui vaille la veloutine Viard, dont les propriétés bienfaisantes sont incontestables et qui a, à mes yeux, l'immense mérite de ne pas laisser soupçonner sa présence sur le visage. Car si j'admets qu'on emploie la poudre de riz après la toilette ou lorsqu'on a le visage fatigué, échauffé, je ne puis accepter que l'on se montre avec un visage blafard, couvert par place de plaques blanches d'un effet fort désagréable. Le dépôt principal de la veloutine Viard est, 3, place du Palais-Royal, chez l'inventeur. Celles de nos abonnées qui voudront se rendre compte de sa supériorité sur les autres poudres de riz, devront écrire directement à cette adresse.

MARIE DE SAVERNY.

P. S. — J'ai commis une erreur de détail en disant que le cachemire de l'Inde coûtait 11 francs le mètre; c'est 11 fr. 50 cent. qu'il faut lire.

LINDA

XXIII (suite)

— Il est vrai, ajouta l'excellent M. Dawson, que si vous parveniez à supporter l'exécration caractéristique de ma nièce, vous feriez vraiment une bonne action en vous adonnant à l'éducation de ses enfants. Mais je n'oserais jamais vous demander une pareille abnégation.

— L'abnégation est une des vertus de mon état, répondit l'institutrice, et je serai d'autant plus heureuse de pouvoir faire agréer mes services à madame votre nièce, que je serai plus utile à ses enfants.

— Si vous pouvez réussir dans une pareille tâche, miss Linda, vous aurez, en effet, rendu aux enfants de ma nièce le plus grand service qu'ils puissent attendre, car, tour à tour gâtés ou brusqués comme ils le sont par leur mère, ils sont prédestinés, fatalement, à devenir des mauvais sujets.

Je suis heureux, d'ailleurs, de vous voir dans cette intention puisque je puis ainsi, sans vous humilier, me charger de payer pour vous tous les frais de voyage et vous faire les avances dont vous aurez besoin car, à compter de ce moment, je vous amène, c'est entendu, à ma nièce.

Ce fut ainsi que notre héroïne, à peine convalescente, ignoçonne, sans recommandation et sans appui, dut à sa franchise et à sa vertu une position, sinon douce, du moins honorable.

Pendant la traversée, la santé de Linda se rétablit complètement, et quand le paquebot arriva à Madras, l'institutrice se sentait toute l'énergie et toute la force nécessaires pour entreprendre la tâche, assurément fort rude, dont M. Dawson ne lui avait pas dissimulé les difficultés.

La famille dans laquelle elle allait prendre le rôle, toujours si pénible, d'institutrice se composait : d'un mari, M. Denfield, que nous nommons le premier par respect pour la hiérarchie conjugale, bien qu'il fût, dans sa maison, complètement annihilé par sa femme; de cette femme, mistress Denfield, caractère acariâtre, dominateur, quinquex, nature injuste et partielle, et de trois enfants, un garçon et deux filles. Le premier, gâté par sa mère et, par conséquent, pourvu de tous les défauts de son âge; les autres, victimes et souffre-douleur de leur frère et de leur mère. Le garçon était le fils d'un premier mariage de mistress Denfield, et les deux filles étaient également enfants d'un premier mariage de Denfield.

Autour de cette famille, des domestiques indiens, absolument soumis à toutes les volontés, à tous les caprices de mistress Denfield dont ils craignaient les violences et la méchanceté, ne se préoccupant jamais de la volonté de leur maître dont la personnalité, absolument effacée, ne leur inspirait ni crainte ni respect, tremblants sous la terrible domination enfantine du fils, et osant à peine s'apitoyer en secret sur le sort de ses petites victimes.

Linda avait été mise au courant de la situation par son vieux protecteur M. Dawson, qui, le jour même du débarquement, l'avait annoncée et fait agréer par l'acariâtre mistress Denfield.

L'institutrice devait se présenter seule le lendemain avec un mot de son protecteur, celui-ci n'ayant pas jugé utile de conduire lui-même sa protégée, ne voulant pas être témoin

de l'accueil peu gracieux qui lui serait fait par sa nièce et de s'exposer à manifester son mécontentement, ce qui aurait été pour Linda une mauvaise recommandation.

Ce ne fut pas sans émotion, quoique avec fermeté, que notre héroïne franchit le seuil de la maison où l'attendait, selon toute probabilité, une existence pénible. Mais de même que le vrai courage se sent électrisé par le danger, la véritable vertu puise une force nouvelle dans ses résolutions héroïques. Linda était donc décidée à tout supporter et à ne s'effrayer de rien en arrivant chez M. Denfield.

Après quelques instants d'attente, pendant lesquels elle aurait pu compléter les battements de son cœur, l'institutrice fut introduite dans un élégant cabinet de toilette.

Plusieurs femmes indiennes s'empressaient autour d'une grande dame rousse qui, la physionomie animée et les yeux fixés sur son miroir, ne parut pas s'apercevoir de l'arrivée de la nouvelle venue.

Linda fort anxieuse tenait entre ses mains sa lettre d'introduction et commençait à craindre d'être arrivée dans un mauvais moment, quand un grand monsieur, à la figure bossue et timide, fit tout à coup irruption dans le cabinet de toilette avec deux petites filles à la main.

— Tenez, ma chère amie, dit le gros homme, voici mes deux filles qui viennent se joindre à moi pour obtenir que vous reveniez sur votre décision; elles vous supplient avec moi de ne pas les envoyer en Angleterre. — Songez aussi à ma douleur de me séparer de ces deux enfants, pensez au chagrin que vous éprouveriez s'il fallait éloigner votre fils.

— Mon fils! s'écria la femme rousse, qui n'était autre que mistress Denfield, la maîtresse de la maison, qui donc oserait me séparer de mon fils? Mais je n'ai que lui au monde, monsieur; depuis que j'ai perdu son père, c'est ma seule consolation.

— Caroline, remettez-vous, je vous en supplie, reprit le débonnaire gentleman et très-humble mari de mistress Denfield, et se retournant vers ses deux filles : — Allons, mes enfants, leur dit-il tristement, votre mère est souffrante, retournez dans votre nursery.

— Oui, c'est cela, répliqua mistress Denfield, qu'elles s'en aillent et qu'on m'amène mon fils. Du reste, monsieur, vous êtes comme toujours parfaitement ridicule de venir me faire une scène d'attendrissement juste au moment où j'avais consenti, par égard pour votre vieil oncle, à essayer encore d'une institutrice avant de me décider à envoyer vos filles faire leur éducation en Angleterre.

Où donc est-elle cette personne qu'on vient de m'annoncer? ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes qui se tenaient silencieuses dans un coin. Ah! vous voilà, c'est vous, mademoiselle? fit-elle en apercevant Linda qui s'avancait sa lettre à la main.

Je veux bien vous prendre sur la recommandation de l'oncle de M. Denfield; il m'a dit que vous étiez une perfection; je les connais, ces perfections; mais enfin, nous verrons bien. Vous savez que vous n'entrez pas ici pour faire la dame, au moins. Je ne veux pas vous mettre au rang de mes domestiques qui ne sont point de race blanche, mais n'allez pas vous croire notre égale. Tout ce qui concerne les soins à donner aux enfants vous regarde; c'est sous vos yeux qu'ils doivent être lavés, habillés, peignés, si ce n'est par vous-même.

Vous avez à diriger l'éducation des deux filles de M. Denfield et à prendre soin également de mon fils Percy. Mais faites en sorte de ne pas lui manquer d'égards surtout, c'est une nature d'élite avec laquelle il faut compter.

A ce moment, le jeune bambin, dont on faisait ainsi l'éloge, entra dans le cabinet de toilette. Toute sa personne indiquait l'enfant gâté, chez lequel les qualités natives sont étouffées par les défauts qu'on encourage ou qu'on n'ose pas combattre.

— Percy, mon bienaimé, exclama sa mère en lui tendant les bras, je n'ai rien au monde que vous.

— C'est pour me dire ces bêtises-là que vous m'avez fait déranger, répondit l'aimable enfant; ah! bien, c'était bien la peine! J'étais en train de rosser mon chien Sambo; il peut être sûr qu'il n'aura rien perdu pour attendre. Et en disant ces mots l'adorable Percy tourna les talons.

— Vous voyez ce que je vous disais, miss, c'est une volonté énergique qui ne veut point être dérangée pour rien. Quant aux deux filles de M. Denfield, vous aurez fort à faire avec elles; ce sont des natures sans valeur.

Puis, examinant la pauvre Linda de la tête aux pieds, mistress Denfield reprit.

— Vous sentez-vous capable d'entreprendre cette tâche? Ces enfants sont pleins de défauts, saurez-vous les corriger? Votre figure de papier maché ne m'inspire pas beaucoup de confiance; vous avez un air malade qui me déplaît. Sans doute, vous avez pâti? Ce n'est point un mal que les personnes de votre condition aient mangé de la vache enragée, elles se montrent moins difficiles. Enfin, je verrai bien ce que vous êtes capable de faire.

Le mari de mistress Denfield n'avait pas cru devoir assister à la réception de l'institutrice; il savait, le pauvre homme, qu'il n'avait point voix au chapitre, aussi s'était-il éclipsé, fort heureux de savoir qu'il ne serait pas obligé d'envoyer ses filles en Angleterre. C'était un excellent homme que M. Denfield, mais absolument dépourvu de

force morale, et sa faiblesse était telle que jamais il n'avait osé prendre en face la défense de ses enfants contre sa femme.

Mistress Denfield, qui n'avait pas l'habitude de se préoccuper de son mari, ne songea même pas à en parler à Linda, pendant qu'elle lui dictait ses devoirs. Après avoir complété ses instructions, elle envoya donc aussitôt l'institutrice, sous la conduite de sa femme de chambre, prendre possession de la nursery.

XXIV

En entrant dans la chambre réservée aux enfants, notre héroïne fut frappée du contraste pénible que cette pièce faisait avec les appartements somptueux qu'elle venait de parcourir. Elle ne s'attendait pas, assurément, à trouver là le luxe des appartements, mais elle pensait au moins rencontrer une installation confortable pour les études et les récréations de jeunes enfants riches. Il n'en était rien; la salle où elle entra offrait à sa vue l'aspect misérable d'une pauvre école de village. Pas de rideaux aux fenêtres, pas de tapis ou de nattes sur le plancher; au milieu de la salle, une grande table de bois du pays non vernie, sans tapis, toute couverte de taches d'encre, et autour quelques tabourets aussi malpropres que la table.

A la vue de cette pièce, Linda comprit avec tristesse combien les pauvres petites créatures qui lui étaient confiées pouvaient peu compter sur la sollicitude d'une mère, et elle se sentit toute prête à les dédommager par toute son affection.

— Voici les filles de M. Denfield, dit la femme de chambre en montrant du doigt à Linda deux petites filles qui jouaient paisiblement au fond de l'appartement; M. Percy, le fils de madame, n'est pas là en ce moment, ajouta-t-elle en se retirant.

L'institutrice, restée seule, s'avança vers ses nouvelles élèves. L'aînée de ces deux enfants pouvait avoir neuf ans et la plus jeune six à sept ans.

— Qui êtes-vous? fit l'aînée en apercevant Linda.

— Je suis votre institutrice!

— Alors on ne nous envoie donc plus à Londres; tout à l'heure cependant papa, qui nous avait conduites vers mama, nous a ramenées en disant que c'était décidé, et nous devions aller demain dire adieu à notre vraie mama qui dort sous une belle chapelle blanche au cimetière. Papa nous avait dit cela en pleurant.

— Cela vous faisait-il peine d'aller en Angleterre? demanda Linda.

— Oh! non, moi j'étais contente de traverser la mer, et de voir des pays nouveaux; mais c'était ma sœur qui ne voulait pas partir, et puis il fallait quitter notre pauvre papa, à qui ça faisait beaucoup de peine de rester seul avec mama.

Pendant que l'aînée des deux petites filles parlait ainsi, la plus jeune restait les yeux baissés sans paraître prendre part à la conversation.

— Et pourquoi votre sœur a-t-elle tant de chagrin de partir? demanda Linda.

— Ah! c'est qu'elle ne pourrait pas, comme moi, voir les pays où nous allons.

A ces mots, la plus jeune des deux enfants avait relevé la tête, et l'institutrice s'était aperçue alors que la pauvre enfant avait les yeux couverts par de larges verres bleus entourés de taffetas.

— Vous avez mal aux yeux, mon enfant? demanda-t-elle en se rapprochant.

— Oui, miss, répondit l'enfant avec tristesse. C'est pour cela que je ne veux pas aller en Angleterre. On dit qu'il n'y a presque pas de soleil là-bas, alors je ne verrai plus du tout; ici je ne vois un peu de lumière que quand il y a du soleil.

— Comment est-elle, interrogea l'enfant en tournant vers sa petite sœur. Sa voix me plaît; de quelle couleur sont ses yeux?

— Très-noirs, répondit sa sœur, et très-grands, presque comme des dattes, vous savez, les dattes.

— Oh! oui, très-bien.

— Vous n'avez donc pas toujours été aveugle, ma chère enfant? reprit Linda en attirant la petite infortunée sur ses genoux.

— Oh! mais non. Voilà comment cela est arrivé. Il y a un an de cela, Percy s'est fâché contre moi, parce que j'avais dit à papa qu'il m'avait mordu, et il m'a jeté à la figure une boîte pleine d'une poudre qui m'a brûlé les yeux. N'est-ce pas, Letty? fit-elle à sa sœur.

— Oui, reprit celle-ci; la pauvre Pervenche a eu la figure toute rouge et ses yeux ont enflé; le médecin est venu, il a ordonné beaucoup de choses; il fallait que Pervenche restât toujours dans une chambre sans lumière, et on n'a pas bien suivi son ordonnance; c'est lui qu'il l'a dit. Enfin, la pauvre Pervenche est restée comme elle est; elle voit la différence entre le jour et la nuit, mais voilà tout.

Papa a voulu battre Percy, qui est très-méchant, mais mama a dit que papa la tuait; il ne lui avait rien fait pourtant. Et puis papa a été obligé, pour ses affaires, d'aller à Calcutta, où il est resté deux mois, et c'est pendant ce

temps-là que le médecin a dit qu'on ne faisait pas bien son ordonnance.

— Vous oubliez, dit la petite aveugle, que mama ne veut pas qu'on dise que c'est Percy qui m'a rendue comme ça en me jetant de la poudre dans les yeux. Elle m'a même donné une grande poupée, le jour où elle a recommandé cela. Mais je n'en ai été que plus triste, car je n'ai pas pu voir la poupée, qui est belle comme une reine, à ce que vous dites, Letty.

— Et combien y a-t-il de temps que cet accident vous est arrivé? demanda Linda.

— Un an à peu près, répondit Letty.

— Oui, fit Pervenche, c'est quelques jours après le départ de grand-oncle pour l'Angleterre. Il ne sait pas encore cela, grand-oncle, il ne m'a pas encore vue, mais il ne croira pas les histoires qu'on lui contera, et s'il apprend que c'est Percy qui m'a faite aveugle, bien sûr il le fera mettre en prison.

— Ah! drôlesse! si vous avez le malheur de dire un mot de cette affaire, je vous écorcherai vive! s'écria, en faisant irruption dans la pièce, le petit vaurien dont il était question, qui, caché derrière la porte, avait entendu ce qu'on venait de dire.

— Ah! sauvez-moi! miss, sauvez-moi! fit la petite aveugle terrifiée, entourant de ses bras la taille de Linda, auprès de laquelle la sœur aînée était venue également chercher protection.

— Allez-vous-en, monsieur, ordonna l'institutrice indignée.

— De quoi vous mêlez-vous, vous; est-ce que vous croyez que vous allez me faire la loi? répliqua le mauvais garnement en s'avancant les poings fermés vers l'institutrice.

— Dites-lui qu'il est très-gentil, murmura tout bas Letty à l'oreille de sa protectrice, ou il va vous tuer.

— Si vous avez seulement le malheur de me toucher, s'écria Linda avec une froide résolution, je vous jetterai ce pot d'eau sur la tête.

Et, en disant ces mots, elle prit un grand vase plein d'eau qui se trouvait près d'elle.

— Osez donc! je vous en défie!

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'il recevait en plein visage et jusqu'à la dernière goutte toute l'eau contenue dans le vase.

Rien ne pourrait dépendre la stupeur du petit drôle, lorsqu'il reçut cette douche si énergiquement administrée. Il resta un instant abasourdi, se secouant d'un air hébété; puis il examina d'un oeil étonné l'auteur de ce haut fait.

— Vous me payerez cela, dit-il, je vous ferai renvoyer.

— Non, vous ne me feriez pas renvoyer, répliqua Linda avec dédain; car je ne voudrais pour rien au monde rester avec un petit mauvais sujet comme vous. Je m'en irai dès ce soir, et j'irai trouver l'oncle de votre père, qui est mon ami. Soyez tranquille, il saura votre conduite; je ne manquerai pas de lui dire que c'est vous qui avez aveuglé Pervenche.

Cette menace parut produire un certain effet sur le petit drôle. Il tressaillit quelques instants, puis, fixant son regard perçant sur Linda, comme s'il eût voulu sonder le fond de son âme :

— Et si je ne me plains pas de vous à mama, resterez-vous? dit-il.

— Oh! nous vous en prions, s'écrièrent à la fois les deux enfants, restez, restez, vous êtes si gentille; vous verrez comme nous serons sages et comme nous vous aimerons bien.

— Tout dépendra de ce garçon, répondit Linda en regardant fixement Percy; je lui donne huit jours; si pendant ce temps il ne change pas, je m'en irai certainement.

Sur ces paroles sévères, Percy quitta la nursery, confus et humilié, mais se sentant dominé par quelque chose de nouveau.

XXV

Avant d'aller plus loin dans le récit des aventures de notre héroïne, il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de faire connaître au lecteur ce qui s'était passé à l'île de Wight après la disparition de Linda.

Ainsi que nous l'avons vu, Frank Hentley avait pu sauver lady Claire et était tombé inanimé auprès d'elle en arrivant à la côte. C'est ainsi que tous deux avaient été recueillis par les gens du château envoyés à leur recherche.

La robuste nature du jeune gentleman n'avait point été autrement atteinte par cet accident; mais la frêle organisation de lady Claire en fut gravement ébranlée.

La jeune fille resta longtemps en proie à une agitation fébrile qui paraissait ne devoir céder à aucun remède; on craignait pour sa raison. Pendant sa maladie, elle ne pouvait plus supporter la vue de Frank, son sauveur, qui lui était devenu odieux, et sans cesse elle suppliait qu'on lui rendit son institutrice, sa chère Linda. Quand la puissante jeunesse triompha enfin de la maladie, la jeune fille, guérie, ne trouva pas avec la santé la gaieté et l'enjouement de son âge; elle resta mélancolique et rêveuse.

Entre elle et Frank il y eut comme une convention tacite de ne point dire la vraie cause de la perte de Linda; mais ce secret plein de tristesse avait jeté sur le cœur de chas-

cun d'eux un voile de deuil. La jeune comtesse aimait-elle toujours Frank Hentley? elle n'eut pu le dire, Dieu seul le savait.

Quant à M. Hentley, l'état de son cœur était plus misérable encore; son âme, incapable d'une décision énergique subissait le châtiement d'un double remords, car il pouvait également se reprocher le sort de l'une et de l'autre des deux jeunes filles dont il s'était vu aimé. Et par une juste punition de sa faiblesse, il ne pouvait plus désormais compter ni sur l'une ni sur l'autre.

Lord Erwin était accouru à Primrose Hill, à la première nouvelle de la catastrophe. En acquérant la certitude de la perte de Linda, le noble gentilhomme tomba dans un sombre désespoir. Il n'était pour sa douleur qu'un seul soulagement : parler de Linda. Aussi parlait-il sans cesse de celle qu'il regrettait, ravivant ainsi les remords et les chagrins de sa pupille. Son amour, parfois, avait des inspirations prophétiques, et dans ces moments, touchant, sans le savoir, à la vérité, il énumérait les chances extraordinaires sur lesquelles on pouvait compter. Puis il convenait de l'in vraisemblance de ses hypothèses.

Comme le cœur de ce galant homme eût bondi, s'il avait su que Linda sauvée pensait avec attendrissement, à la même heure peut-être, par delà des mers, à toutes les preuves de vive affection qu'elle avait reçues de lui.

La position de M. Hentley près de lady Claire était devenue impossible; si léger que fût ce jeune homme, il comprenait qu'il fallait éloigner de la jeune fille un témoin du drame dont le souvenir la minait. Il demanda à lord Erwin, qui, on se le rappelle, avait occupé dans l'Inde une haute situation, de le recommander auprès du gouverneur de ces possessions britanniques pour lui faire obtenir une fonction civile dans cette colonie.

Juste au moment où nous avons vu notre héroïne subir sa première épreuve dans la famille Denfield, à Madras, M. Hentley quittait l'Angleterre pour se rendre à Calcutta, aux ordres du gouverneur de l'Inde.

Lady Claire n'apprit point sans chagrin le départ de M. Hentley, le moment de la séparation ralluma quelques étincelles dans cette âme ardente étouffée par une rude catastrophe. Mais ce ne fut qu'une lueur, et la jeune fille vit partir celui qu'elle avait aimé si ardemment avec une apathique mélancolie.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

Nous reproduisons dans son entier un article du journal LA MOSAÏQUE intitulé *Les Dames Chevalières* et qui nous a paru présenter un intérêt particulier à nos lectrices par ses curieux détails qu'il renferme.

LES DAMES CHEVALIÈRES

Si les hommes seuls portent l'épée ou le fusil, s'ils affrontent la mort pour l'honneur du drapeau, il ne s'ensuit pas que les femmes privées de ce rôle belliqueux soient absolument exclues du droit d'ambitionner le port d'une décoration.

Il y a des décorées de la Légion d'honneur qui ont dignement gagné leur ruban ou, non pas, il est vrai, en versant leur sang, mais ce qui est plus conforme à la bonté de leur cœur, en empêchant celui des autres de couler, en pansant d'horribles blessures, et surtout en produisant de douces paroles de consolation et d'espoir à ceux qui souffrent.

Cependant, l'admission des femmes dans l'ordre national ne date pas de bien loin; ce fut M^{me} de Genlis qui, la première, demanda la croix pour elles, et composa un Mémoire à ce sujet, mais sa demande fut énergiquement repoussée.

Toutefois, les statuts de l'ordre ne contenant pas de prohibition à leur égard, les souverains purent, par exception, décorer quelques femmes; cependant, comme les formalités imposées à tout légionnaire ne peuvent être remplies que par des hommes, les femmes ne sont pas admises au même titre dans l'ordre; elles sont simplement décorées de la *Légion d'honneur*, sans faire partie de l'effectif et sans figurer aux matricules.

Elles ont le droit de porter le ruban et la croix.

De 1852 à 1870, on ne connaît guère que la sœur Hosalle, la sœur Hélène, la sœur Jeanne et la sœur Jeanne-Claire, toutes quatre supérieures de maisons hospitalières, M^{lle} Rosa Bonheur, artiste-peintre, et M^{me} Abicon de Ragis, femme du maire d'Osou (Cher), qui reçurent la croix; cette dernière fut décorée pour sa bravoure; des malfaiteurs ayant attaqué et incendié la mairie pour y voler les registres de l'état civil, elle les contraignit, seule, au péril de sa vie, à prendre la fuite; elle a reçu des coups de poignard et de nombreuses blessures, dit le rapport qui fut fait à cette occasion, et ces faits furent jugés mériter la récompense exceptionnelle de la croix d'honneur.

Les événements de la guerre de 1870 ont augmenté de quelques noms la courte nomenclature des femmes décorées.

Mais en dehors de la Légion d'honneur, il y a à l'étranger des ordres spécialement réservés aux dames, et, plus d'une fois, il nous est arrivé de voir une dame portant sur son corsage un ruban d'ordre soutenant une croix.

